

Marc Pizzi

C'est écrit



Marc Pizza

C'est écrit

© Marc Pizza, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3624-5

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE
DESTIN

CHAPITRE UN

LE DEPART

Pierre est en train de boucler sa valise dans son salon. On est mardi matin, le deux février deux-mille-dix-sept et il est un peu moins de cinq heures. Nous sommes à Marseille, au deux-cent-vingt-cinq avenue du Prado.

La tête complètement dans le cul après une nuit sans nuit, une nuit très courte, une nuit de gamberge. Ayant bu son café, pris sa douche, il jette un dernier regard dans toute la pièce, saisit la poignée de sa valise à roulette, pose sur son dessus un gros sac de sport, se dirige vers la porte d'entrée. Le chant de la clé dans la serrure, un doigt sur l'interrupteur, un dernier regard sans vraiment voir, il plonge la pièce dans le noir, ferme la porte en laissant derrière sa misère, et allume le couloir vers le futur. Le calme y règne, d'un pas mou, il se dirige vers l'ascenseur, ouvre sa grille de fer avec délicatesse, malgré cela le bruit de ferraille sur son rail brise le silence en écho dans le couloir.

L'index sur le bouton rez-de-chaussée, et puis la descente dans un son d'ascenseur d'un autre siècle, l'ouverture de la grille et sa musique. Face à lui, la porte vitrée de l'entrée de son immeuble, où dehors un taxi l'attend.

Il franchit les quelques marches qui le séparent de la sortie, s'arrête un court instant devant sa boîte à lettres, sans l'ouvrir. Une fois dehors, il reçoit comme une gifle l'air froid d'un matin encore en sommeil, de la nuit qui se termine à peine. Les politesses faites, le rangement de sa valise dans le coffre, il s'installe à l'arrière, gardant avec lui son sac de sport où est rangée une sacoche contenant tous ses papiers et billet d'avion, des affaires de premières nécessités et son ordinateur qu'il dépose près de lui. Monsieur, direction l'aéroport de Marignane s'il vous plaît, merci. Le temps d'un silence, qu'un ange passe. Bien monsieur.

Le chauffeur tenta d'engager une conversation pour meubler l'ambiance du parcours. Vous partez en vacances, monsieur ? Pierre n'était pas d'humeur. Monsieur, c'est gentil à vous, mais il n'est pas indispensable de parler pendant le trajet, merci. Bien monsieur.

De nouveau le silence, comme un blanc, le temps que le chauffeur mette la radio en sourdine. La voiture avançait, le bruit de l'air sur la carrosserie prenait naissance, mêlé au bruit du diesel et du mistral sur les branches des platanes, qui jouait à les rendre folles, à les déshabiller. Il soufflait par rafales, parfois violemment, les victimes étaient emportées en virevolte jusqu'au sol, comme un tapis mouvant d'une mer de feuilles en vagues dansantes.

La nuit était toujours présente, les lampadaires et le croisement des feux d'autres véhicules coloraient le goudron d'une couleur jaune orangée. Elle s'amusait avec les ombres des arbres en mouvement sur les façades grises des immeubles, projetées comme un vieux film en noir et blanc.

Notre ami, dans ses pensées, se demandait encore s'il faisait bien de partir, s'il faisait bien tout court d'être là, dans ce taxi, avec son chagrin qui lui bouffait l'intérieur du cerveau.

Il n'arrêtait pas de culpabiliser, les images s'entassaient comme un mauvais montage, rien n'était vraiment dans l'ordre de sa vie, avant, après, les bons, mais surtout les mauvais souvenirs, toujours présents, toujours gagnant sur les bons.

Combien de fois il avait pris son calibre pour le poser sur sa tempe, combien de fois il avait vécu la scène où il décrochait son portable, entendant seulement les gémissements de sa femme en pleurs, le cri d'un je t'aime, puis le bruit sec d'un coup de feu, d'une arme automatique en résonance dans l'appareil. À ce jour, ça faisait encore écho dans sa tête, accompagné de cette simple phrase, tu vois maintenant, c'est toi qui vas souffrir. Le souvenir du son de sa propre voix, hurlant elle n'y est pour rien.

Non !

Le nombre de fois était malheureusement incalculable.

CHAPITRE DEUX

SOUVENIRS

Quand on ne vit que par ses souvenirs, tous les demains deviennent difficiles. On dit souvent qu'il faut laisser le temps au temps. Comme Monsieur Léo Ferré chantait si bien. Avec le temps, avec le temps, va, tout s'en va, on oublie le visage, et l'on oublie la voix. C'est exactement ce que Pierre ne voulait surtout pas, oublier son visage, et le son de sa voix.

Le mal était toujours présent, ce genre de mal que seules les personnes ayant vécu le même drame, la même culpabilité, peuvent comprendre. C'est-à-dire personne.

Quand on souffre d'une douleur sans blessure, sans ecchymose, mais dans son cœur, une plaie, plus violente encore au quotidien, à chaque seconde de sa vie, par le manque de l'autre, de sa présence, de son odeur, de l'espace jadis emprunté par son corps. Toutes les pièces de la maison étaient devenues trop grandes, trop vides, une maison sans âme.

Chaque millimètre carré lui rappelait un souvenir, devenu véritable cauchemar, pour lui, sans elle. Dans cette maison ne demeuraient plus que son fantôme et celui de ses habitants, Pierre, et sa fille Camille.

Il ne pouvait plus y vivre, il n'y rentrait presque plus dormir. Il l'avait vendue rapidement après son enterrement, pour prendre cet appartement, croyant qu'elle disparaîtrait, que sa douleur serait plus douce. Comme si une douleur pouvait être plus douce.

Son lit restait froid, glacial, trop vide d'elle, l'amour, la chaleur de son corps avaient disparu. Toutes les nuits, cherchant son odeur, sur la taie de son oreiller jamais lavée, il avait gardé près de lui un simple bout de tissu, une de ses chemises de nuit qu'il retrouvait, abandonnée sous le traversin bien rangé. De temps en temps, il l'aspergeait de son parfum, pour lui redonner un peu de vie, une vie sans forme, sans corps, avoir un peu de sa

présence, un peu d'elle, un peu d'amour sans caresse, un peu de rien, dans son monde plein de vide. Le parfum ne remplaçait pas sa peau, sa transpiration. Son odeur était gravée dans sa mémoire à jamais, à tel point que si un jour ils se croisaient, il serait sûr d'avoir croisé son âme, son fantôme, celui-là même qu'il voulait fuir, qu'il recherchait à présent sur le moindre bout de tissus lui ayant appartenu. Un peu son aimée, beaucoup de son amour, cela lui faisait autant de bien que de mal. Mais la douleur à force de la fréquenter, de la côtoyer, on finit par la ressentir comme une caresse, comme un message de vie, car pour sentir la souffrance, il faut être en vie.

Il demeurait en permanence dans le passé, dans ses images, dans ses jours heureux, comme un film défilant en boucle, le son de sa voix, son rire, sa respiration, il y trouvait un peu la paix, le temps du souvenir.

Mais le mal le reprenait aussitôt que les images s'estompaient, que la vie elle-même revenait, comme un cauchemar dans la réalité de l'instant présent où son amour n'était plus, n'existait plus que dans ses rêves. Il revoyait le jour de la naissance de sa fille, le fruit de leur amour, leur princesse, la chambre de la maternité comme si c'était hier, les cheveux de sa femme étalés sur l'oreiller, le visage fatigué des efforts de l'accouchement. Ses yeux ronds grands ouverts, sur les deux amours de sa vie, une fois vers son mari, puis vers la chair de leur chair, ce petit bout aux yeux encore fermés, à la peau encore toute fripée.

Les images se bouscullaient encore et toujours dans sa mémoire, il voyait sa fille grandir à toute vitesse. Dans les bras de Jacques, son parrain et d'Erika, pour le baptême. Puis les premiers pas, la première bicyclette, les premières chutes, les premières histoires d'amour, les premières larmes.

Elle ressemblait tellement à sa mère que depuis le drame il l'évitait le plus souvent possible, par des excuses maladroites. Sa blessure augmentait chaque fois qu'elle venait en week-end. Elle était en fac de psychologie à Montpellier, elle ne passait presque plus chez son père, elle ne supportait plus de le voir lentement s'écrouler comme une merde, elle se sentait seule, mal aimée, elle le lui reprochait souvent, mais il l'écoutait d'une oreille sourde, il la regardait les yeux fermés. Elle aussi, elle souffrait du manque

de sa mère, mais peut-être plus encore de la dépression de son père, de son rejet. Elle n'avait pas seulement perdu sa mère, mais aussi son père.

Il se sentait mal, égoïste, il s'était rendu compte du tort qu'il lui avait fait subir ces derniers temps, il fallait que cela cesse.

C'est pour cette raison qu'il était dans ce taxi, faisant route vers Marignane, suite à un appel de Jacques, son ami d'enfance, son frère. Depuis toujours, ils étaient comme les doigts d'une main, indissociables. Pourtant, cela faisait plus de deux ans qu'ils ne s'étaient vus. La dernière fois, c'était pour les funérailles d'Angélique. Jacques était venu, accompagné d'Erika sa femme et de sa fille Océane. Toujours en contact au moins deux fois par semaine par le biais du téléphone. Le dernier appel était pour lui dire de venir chez lui.